

Moi, généraliste et enseignante

Nous n'étions pas formés au métier de généraliste, que nous apprenions sur le terrain grâce aux revues indépendantes et aux associations. Les jeunes médecins généralistes sont beaucoup mieux préparés maintenant.

Mady Denantes, Quelle formation ai-je reçue ?

médecin généraliste
et enseignante

Avant de réfléchir à la formation actuelle de nos futurs médecins généralistes, je voudrais faire un témoignage sur ce qui fut ma formation il y a maintenant trente ans.

J'ai toujours voulu être médecin généraliste, j'avais, à l'époque, choisi la faculté de médecine de Bobigny, qui avait la réputation d'être la fac des futurs généralistes.

Mes études m'ont intéressée, mes stages à l'hôpital m'ont passionnée, mais la future généraliste que j'étais a du faire face à une hostilité affichée de mes « maîtres » face à mon futur métier de généraliste : il était évident à leurs yeux que seuls les « mauvais »

faisaient de la médecine générale ; et le choix de la médecine générale chez une « bonne » étudiante les irritait.

Donc mon futur métier était censé m'être enseigné par des gens qui premièrement, ne connaissaient rien à la médecine générale et deuxièmement, méprisaient profondément ce métier.

Heureusement à l'époque, à Bobigny, nous avons eu quelques rencontres et enseignements avec des généralistes et je les en remercie : sans eux j'aurais peut-être tout arrêté.

1984 : je suis résidente en médecine générale dans un grand service de cancérologie de Paris.

Le patron reçoit ses nouveaux internes dont deux résidents (c'est-à-dire les futurs internes en médecine générale). Il nous dit : « C'est un scandale qu'un grand service comme le mien reçoive des futurs généralistes, vous n'êtes pas du tout au niveau de mon service. »

C'est le seul enseignement qu'il nous délivrera. Après cet accueil violent, je me suis retrouvée en charge des patients pour qui « il n'y avait plus rien à faire », les visites du « patron » sautaient ces chambres, seules y entraient les dames pour le ménage, les aides-soignantes pour la toilette, les infirmières et moi qui tous les jours faisais ma visite : la

dose maximum de morphine que j'étais autorisée à manier était de 5 mg ; quand les patients criaient trop fort, un chef, du couloir, sans entrer dans la chambre, prescrivait un « cocktail lytique » administré par les infirmières.

Alors je lisais : Kubler Ross, Thérèse Vannier, la potion de Saint Christopher. J'interpellais les chefs : pourquoi ne pas monter les doses de morphine comme cela se faisait en Grande-Bretagne ? « Nous ne sommes pas un service pour les toxicomanes, mademoiselle », me répondait le chef.

Ces souvenirs anciens sont-ils exagérés ? Je ne crois pas, mais peut-être n'ai-je gardé en mémoire que ces souvenirs traumatisants et ai-je oublié les bonnes choses du service ?

Était-ce une exception ? Non, c'est juste une caricature de mes autres lieux de stage.

Le résultat : lors de mon premier remplacement, lors de ma première consultation, ce fut la panique totale. La bonne élève, la studieuse étudiante ne savait absolument pas que faire, que dire, face à ce premier patient : c'était un monsieur d'une quarantaine d'années qui avait mal au dos. La seule réponse qui me venait à l'esprit était : « Il faut que vous alliez voir un médecin. » Rien ne m'avait préparée à cette rencontre avec un patient en médecine générale.

Je n'avais jamais réfléchi à un dossier semblable et je n'avais aucune idée de la réponse à apporter.

Après huit ans d'étude, me voila face à mon premier patient sans aucune idée de ce qu'il faut faire.

Et comme pendant ces huit ans, la seule allusion à la médecine générale était de dire : ce sont les mauvais qui font de la médecine générale, les médecins généralistes sont de mauvais médecins, je me suis dit : « Ils ont raison, je suis mauvaise. » Il m'a fallu dix ans pour apprendre la médecine générale. Et surtout pour retrouver la fierté d'être médecin généraliste.

C'est-à-dire :

– reconnaître que je n'étais pas un « mauvais médecin »,

« "C'est un scandale qu'un grand service comme le mien reçoive des futurs généralistes, vous n'êtes pas du tout au niveau de mon service." »

- accepter de ne pas tout savoir,
- acquérir les règles qui guident aujourd’hui ma pratique : savoir poser les problèmes et rechercher des solutions, en équipe si besoin.

Comment ai-je appris la médecine générale ?

En rencontrant des pairs aux formations de la SFTG. Et par la lecture de la revue *Prescrire*.

Pendant toutes ces années de formation hospitalière, je m’étais étonnée de l’omniprésence des visiteurs médicaux : méprisés, toujours en train d’attendre dans le couloir un rendez-vous donné avec un chef, mais non honoré, alors hélant les externes, les internes pour leur donner des prospectus et des stylos.

Ce qui m’étonnait, c’est que ces patrons hospitaliers qui osaient faire attendre des heures le (la) visiteur médical dans le couloir, malgré le rendez-vous donné, qui le (la) recevaient en coup de vent après l’avoir fait attendre si longtemps, ces mêmes patrons devenaient tout aimables et disponibles pour se faire offrir quelques cacahuètes pour leur prochain staff.

Bref ces visiteurs médicaux me dérangeaient et passé la seconde de satisfaction d’avoir gagné un bloc de post-it en les saluant, je ne comprenais pas leur place et leur rôle à l’hôpital.

La rencontre avec la revue *Prescrire* a été une découverte : une revue partageait mon impression d’absurdité sur la présence des labos et des visiteurs médicaux et leur distribution de petits cadeaux ; une revue me parlait avec respect et exigence de la médecine générale ; une revue me comblait d’articles, d’outils pour faire mon travail de médecin généraliste.

Non je ne regrette pas ce bon vieux temps où les médecins chargés de nous former nous méprisaient.

Et aujourd’hui ? Pas de doute, nos futurs généralistes sont mieux formés.

Les étudiants actuels me semblent de très haut niveau : ils savent beaucoup de choses, mais surtout ils apprennent à poser les problèmes, à y réfléchir, à trouver des solutions, à exposer leurs problèmes devant une équipe de pairs.

Mes objectifs de formatrice

Je reçois des internes et des externes à mon cabinet, j’accompagne un groupe de tutorés pendant leurs trois années de troisième cycle et je suis chargée d’enseignement.

Quelle formation pour ces futurs généralistes en trois cycle ?

- Apprendre la limite de leurs connaissances : il n’est pas possible en médecine générale de tout savoir. Donc le médecin généraliste doit savoir

qu’il ne sait pas tout et être prêt à travailler un sujet ou être prêt à passer la main à un confrère spécialiste d’organe. Ceci est un changement de paradigme pour l’étudiant qui arrive du deuxième cycle avec la préparation de l’ECN.

- Savoir que même ce que l’on sait est susceptible de devenir obsolète, donc la formation continue est indispensable et à démarrer dès le début du 3^e cycle.
- Toujours savoir d’où parle celui qui enseigne et quel lien d’intérêt il a avec le sujet qu’il traite.
- Apprendre à travailler en équipe : réfléchir en équipe aux dossiers difficiles et aussi aux dossiers « simples », poser ensemble les problèmes, un membre du groupe se charge de rechercher les recommandations et les données de la littérature sur le problème posé et en fait un compte-rendu à la réunion suivante.
- Et enfin leur apprendre la passion de notre métier et la fierté d’être généraliste.

Pratiquement cela consiste en :

- Une supervision hebdomadaire des internes où nous reprenons toutes les consultations qu’ils ont faites seuls au cabinet médical. L’objectif n’est pas de leur dire ce qu’ils auraient dû faire, mais d’y réfléchir avec eux. Ces séances débouchent souvent sur un travail pour les internes : « Pourquoi as-tu donné des antibiotiques à ce patient ? Pourrais-tu me faire une recherche sur le traitement de la sinusite ? » Le but n’est pas de mettre l’interne en échec, mais de le faire réfléchir sur sa pratique, comme nous le faisons entre nous, en staff au cabinet. Ce travail deviendra une « trace d’apprentissage » pour leur portfolio¹ de fin d’étude.
- Bien sûr, les internes et les externes participent au staff du cabinet.
- En groupe de tutorés, quel que soit le sujet choisi, le tuteur présente un dossier, les étudiants relèvent les problèmes posés par ce dossier et travaillent ces problèmes pour la séance suivante.

En conclusion, nous sommes passés d’un enseignement basé sur l’humiliation et le mensonge : toujours faire croire que l’on sait tout, ne jamais poser de question, ne pas montrer son doute, ses difficultés... à un enseignement basé sur le compagnonnage et le partage de questions.

Mais je m’inquiète : les enseignants vont-ils tenir le coup ? Quelques enseignants à temps très partiel pour former des centaines d’étudiants. La tâche est titanique... ■



1. Recueil, organisé par compétences, des travaux de l’interne.